

# Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL  
à partir de la 17<sup>e</sup> édition de 1943,  
Zentralverlag der NSDAP,  
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / novembre 2016**

**Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée**

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,  
nous recommandons vivement celle de l'article  
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,  
sur ce même site.*

## **Premier volume (1925)**

### **Chap. 5 : La guerre mondiale**

Du temps où je n'étais encore qu'un petit diable faisant les quatre cents coups<sup>1</sup>, rien ne m'avait autant affecté que d'être né justement dans une période qui visiblement n'érigait ses temples de gloire qu'aux boutiquiers et aux fonctionnaires. La déferlante des événements historiques<sup>2</sup> paraissait s'être désormais calmée au point que l'avenir semblait ne devoir ressortir que de la « concurrence pacifique entre nations », autrement dit d'une arnaque mutuelle tacite et bannissant toute méthode violente pour se défendre. Les différents États se mirent à ressembler de plus en plus à des entreprises qui se coupent réciproquement l'herbe sous le pied, se soufflent les clients et les commandes, cherchent à toute force à se léser les uns les autres, et mettent tout cela en scène dans un concert de vociférations aussi sonores qu'inoffensives. Cette évolution semblait être non seulement durable mais aussi de nature à transformer un jour (conformément à la recommandation générale) le monde entier en un grand magasin unique dans les galeries duquel seraient alors entreposés à but d'immortalisation les bustes des mercantis les plus roublards et des fonctionnaires administratifs les plus candides. Dans ce cas, les Anglais pourraient

<sup>1</sup> Nombre des frasques de jeunesse d'Adolf Hitler avaient été relatées dès 1933 sur la base de témoignages par le chroniqueur et membre de l'Association des juifs nationaux-allemands (*Verband nationaldeutscher Juden*, proche de la NSDAP), Fritz Heinz Chelius, dans un petit livre de 30 pages paru aux éditions H. Schaufuss de Leipzig : *Aus Adolf Hitlers Jugendland und Jugendzeit* (Échos des années de jeunesse d'Adolf Hitler en provenance de la contrée où il les vécut) ; voir aussi l'étude du psychologue Gustav Keller, *Der Schüler Adolf Hitler* (L'élève Adolf Hitler), Berlin, LIT Verlag, 2000.

<sup>2</sup> Voir François Roth, *L'Allemagne de 1815 à 1918*, Paris, Colin, 2002.

figurer les marchands, les Allemands les fonctionnaires administratifs ; quant aux possédants, ce seraient obligatoirement les Juifs qui se sacrifieraient pour ce rôle, sachant que, de leur propre aveu, ils ne doivent jamais rien à leur travail mais au fait qu'ils se bornent éternellement à « payer » et sont, par-dessus le marché, capables de parler la plupart des langues<sup>3</sup>.

Pourquoi n'avait-on donc pas pu être né cent ans plus tôt ? Par exemple à l'époque des guerres de libération<sup>4</sup> où l'homme n'avait encore nul besoin d'« être dans les affaires » pour valoir quelque chose ?!

Aussi n'avais-je pas manqué de fréquemment m'offusquer d'avoir eu à entamer mon périple terrestre bien trop tard à mes yeux, ainsi que de considérer comme une bassesse imméritée du destin d'avoir été condamné à vivre à une époque où régnait « le calme et l'ordre ». Déjà lorsque j'étais un jeune garçon, je n'avais rien d'un « pacifiste », et toutes les tentatives éducatives dans cette direction s'étaient soldées par un bide.

La Guerre des Boers<sup>5</sup> m'était apparue comme les éclairs d'un orage lointain. Je guettais quotidiennement les journaux<sup>6</sup> et dévorais dépêches et communiqués, m'estimant heureux qu'il me soit donné d'être le témoin, au moins à distance, de ce combat héroïque<sup>7</sup>.

La Guerre russo-japonaise<sup>8</sup> me vit déjà beaucoup plus mûr mais aussi plus attentif. Pour des motifs essentiellement d'intérêt national, j'avais d'emblée choisi mon camp, me rangeant spontanément du côté des Japonais lors de nos<sup>9</sup> confrontations d'opinions. Je considérais qu'une défaite des Russes signifierait également une défaite du slavisme autrichien.

Depuis, bien des années s'étaient écoulées, et je réalisais désormais que ce qui m'était autrefois apparu en tant que jeune garçon comme relevant d'un état de torpeur malade n'était en vérité que le calme avant la tempête. Déjà, durant ma période viennoise, il pesait sur les Balkans cette touffeur blafarde communément annonciatrice de l'ouragan, et parfois même une lueur brillante zébrait l'horizon pour

---

<sup>3</sup> Cf. la diatribe de l'industriel automobile Henry Ford, *The International Jew (Le Juif international)*, traduction allemande (*Der internationale Jude*) par Paul Lehmann publiée en deux volumes en 1922 par les éditions antisémites Hammer de Leipzig ; sur la genèse de cet ouvrage et son influence sur Hitler, voir Pierre-André Taguieff, *La Judéophobie des Modernes*, Paris, Odile Jacob, 2008, pp. 157-161.

<sup>4</sup> « *Befreiungskriege* » ; avec notamment dans la plaine de Leipzig, du 16 au 19 octobre 1813, la « bataille des nations » (*Völkerschlacht*) qui mit fin à la domination napoléonienne en Allemagne ; voir Stéphane Calvet, *Leipzig, 1813 – La guerre des peuples*, Paris, Vendémiaire, 2013 ; ainsi que Walter Bruyère-Ostells, *Leipzig, la revanche de l'Europe des souverains sur Napoléon*, Paris, Tallandier, 2013.

<sup>5</sup> 1899-1902 ; Hitler avait 13 ans lorsque la guerre se termina à l'avantage des Anglais (traité de Vereening).

<sup>6</sup> Sur l'événement vu à l'époque par la presse allemande et autrichienne : Steffen Bender, *Der Burenkrieg und die deutschsprachige Presse*, Paderborn, Schöningh, 2009.

<sup>7</sup> En 1941, le réalisateur le plus prolifique du troisième Reich, Hans Steinhoff (1882-1945), y consacra le film *Ohm Krüger* (Oncle Krüger) ; dans ce long métrage antibritannique, les souffrances infligées aux Boers par les troupes du maréchal Kitchener sont évoquées dans des scènes d'un réalisme déchirant ; l'icône de la résistance boer, le président Paul Krüger (1825-1904), est incarnée par l'acteur Emil Jannings (1884-1950) qui avait joué le rôle du professeur séduit par Marlene Dietrich dans *L'Ange bleu* de Josef von Sternberg (1930).

<sup>8</sup> Février 1904 – septembre 1905 ; cette première conflagration du XX<sup>e</sup> siècle entre nations impérialistes s'acheva sur la victoire du Japon ; voir Bernard Crochet et Gérard Piouffre, *La Guerre russo-japonaise*, Antony, ETAI, 2010. Gerhard Krebs, « World War Zero oder Der Nullte Weltkrieg ? », *Nachrichten der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, Univ. Hambourg, 183-184 / 2008, pp. 187-248.

<sup>9</sup> Avec ses camarades du collège de Steyr

toutefois aussitôt s'abîmer dans d'inquiétantes ténèbres. Alors arriva la Guerre des Balkans<sup>10</sup>, et ce fut là la première bourrasque à balayer l'Europe prise de nervosité. La période qui suivit oppressait les hommes comme un pesant cauchemar, les suffocant telle une fiévreuse fournaise tropicale, si bien que la sensation d'approche de la catastrophe finit, à force d'appréhension permanente, par se muer en un ardent désir : qu'enfin le ciel veuille bien donner libre cours à l'inexorable fatalité. Et voilà que déjà le premier violent coup de foudre s'abattait sur la terre : l'orage éclata et au tonnerre du ciel vint se mêler le vrombissement des batteries d'artillerie de la Guerre mondiale.

Lorsque parvint à Munich la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand<sup>11</sup> (je me trouvais à ce moment-là chez moi et n'eut que de vagues échos quant au déroulement du meurtre), je fus d'abord saisi par l'inquiétude que les balles puissent provenir des pistolets d'étudiants allemands qui, exaspérés par l'œuvre continue de slavisation de l'héritier du trône, avaient voulu libérer la communauté raciale allemande de cet ennemi intérieur. Ce qui en aurait résulté, on pouvait tout de suite l'imaginer : une nouvelle vague de persécutions qui auraient été désormais « justifiées » et « fondées » aux yeux du monde entier. Toutefois, lorsque j'entendis aussitôt après les noms des auteurs présumés et lus par-dessus le marché qu'ils étaient identifiés comme Serbes<sup>12</sup>, je fus progressivement gagné par un frissonnement à cette revanche de l'insondable destin.

Le plus grand ami des Slaves venait de tomber sous les balles de fanatiques slaves.

Il est évident que celui qui avait eu pendant ces dernières années l'occasion d'observer durablement la relation entretenue par l'Autriche avec la Serbie ne pouvait guère douter un seul instant qu'avait été enclenché un processus irréversible.

On commet une injustice envers le gouvernement de Vienne lorsqu'on l'accable aujourd'hui de reproches quant à la forme et à la teneur de l'ultimatum adressé au gouvernement serbe<sup>13</sup>. À la même place et dans des conditions identiques, nulle autre puissance au monde n'aurait été en mesure d'agir différemment. À sa frontière méridionale, l'Autriche possédait un ennemi mortel implacable qui provoquait de plus en plus fréquemment la monarchie et qui n'aurait jamais lâché prise jusqu'à ce qu'ait fini par arriver l'heure favorable pour réduire l'Empire en ruines. On avait tout lieu de redouter que ce serait inévitablement le cas au plus tard à la mort du vieil Empereur<sup>14</sup> ; il était en effet probable qu'à ce moment-là la monarchie ne serait plus à même de fournir une résistance digne de ce nom. Au cours des années antérieures déjà, l'ensemble de l'État avait été à un tel point identifié à la figure de François-Joseph que la mort de cette incarnation immémoriale de l'Empire ne pouvait être vécue autrement par les masses que comme la mort de l'Empire lui-même. De fait, un des artifices les plus habiles, spécialement de la politique slave,

---

<sup>10</sup> 1912-1913 ; voir Jean-Paul Bled, Jean-Pierre Deschodt *et al.*, *Les Guerres balkaniques, 1912-1913*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014.

<sup>11</sup> À Sarajevo, le 28 juin 1914 par l'étudiant serbe et militant pour une Yougoslavie (= union des Slaves du Sud) indépendante, Gavrilo Princip.

<sup>12</sup> Gavrilo Princip avait six complices, dont Nedeljko Čabrinovic qui avait lancé une bombe sur le cortège mais manqué l'archiduc...

<sup>13</sup> Le 23 juillet 1914 ; cf. Frédéric Le Moal, *La Serbie du martyr à la victoire ; 1914-1918*, Paris, SOTECA / 14-18 Éditions, 2008.

<sup>14</sup> François-Joseph avait 84 ans en 1914 ; il mourut le 21 novembre 1916 après un règne de près de 68 ans ; sa succession sera assurée par son petit-neveu Charles 1<sup>er</sup> (Karl Franz Josef von Habsburg-Lothringen) jusqu'en novembre 1918 ; voir Jean-Paul Bled, *L'Agonie d'une monarchie : Autriche-Hongrie 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2014.

consistait à faire mine de croire que l'État autrichien devait de toute façon son existence présente exclusivement au génie prodigieux et sans égal de ce monarque ; une flagornerie d'autant plus appréciée à la Hofburg<sup>15</sup> qu'elle ne correspondait en rien aux mérites réels de cet empereur. On ne sut pas déceler le danger du dard embusqué sous cet éloge. On ne voyait pas — ou peut-être était-ce même qu'on ne voulait pas le voir — que plus la monarchie se réduisait à l'art sans égal de gouverner de ce, selon la formule consacrée, « monarque le plus sage » de tous les temps, plus il était forcé que la situation vire à la catastrophe au jour où le destin frapperait à la porte pour réclamer son tribut.

Était-il à vrai dire possible de concevoir la vieille Autriche sans son vieil Empereur ?! Ne verrait-on pas immédiatement se reproduire la tragédie qui avait autrefois frappé Marie-Thérèse<sup>16</sup> ?

Non, on commet véritablement une injustice envers les cercles gouvernementaux de Vienne quand on leur reproche d'avoir incité à la guerre alors qu'il aurait peut-être été encore possible de l'éviter en s'y prenant différemment. Elle ne pouvait plus être évitée mais tout au plus différée d'un ou deux ans. C'était toutefois bien en cela que résidait le malheur tant de la diplomatie allemande que de la diplomatie autrichienne : avoir justement cherché à constamment différer l'inéluctable règlement de comptes jusqu'à se trouver finalement acculées à passer à l'attaque à l'heure la plus inopportune. On peut être persuadé qu'une tentative réitérée pour sauver la paix n'aurait, a fortiori, fait que repousser la guerre à un temps encore plus défavorable.

Non, quiconque refusait cette guerre devait aussi avoir le courage d'envisager ce que cela impliquait. En tout état de cause, il faudrait se résoudre à sacrifier l'Autriche. Certes la guerre serait venue quand même, toutefois probablement non plus sous la forme d'un baroud généralisé contre nous, mais en revanche sous celle d'un déchetage de la monarchie habsbourgeoise. En l'occurrence, on n'avait donc pas d'autre choix que de s'y impliquer ou alors de rester spectateur en laissant sans broncher le destin suivre librement son cours.

Mais ce sont justement ceux qui de nos jours pestent le plus contre le déclenchement de la guerre et livrent à son sujet des jugements dégoulinant de sagesse qui ont le plus funestement œuvré à nous y conduire.

Cela faisait des décennies que la Social-démocratie menait une campagne d'agitation belliciste des plus crapuleuses à l'encontre de la Russie<sup>17</sup> ; quant au Centre catholique<sup>18</sup>, c'était essentiellement lui qui avait fait de l'État autrichien — en

---

<sup>15</sup> Le palais impérial à Vienne.

<sup>16</sup> Maria Theresia von Habsburg (1717-1780) ; à la mort de son père, Charles VI (Karl von Habsburg), et en dépit de la « Pragmatique Sanction » (*Pragmatische Sanktion*) qui l'instituait unique héritière de la Maison de Habsbourg, elle dut à 23 ans faire face de 1740 à 1748 à une guerre européenne de contestation de son pouvoir qui se terminera par la paix d'Aix-la-Chapelle (octobre 1748) ; Marie-Thérèse sauvera sa couronne mais perdra la Silésie attribuée à la Prusse ainsi que quelques possessions en Italie ; voir Jean-Paul Bled, *Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, Fayard, 2001, et éventuellement aussi Elisabeth Badinter, *Le Pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, Flammarion, 2016.

<sup>17</sup> Cf. Jacques Droz, *Le Socialisme allemand de 1863 à 1918*, Paris, Les cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1964, p. 52 : « La Sociale-Démocratie ne dispose pas d'une doctrine de politique étrangère. De l'héritage de Karl Marx, elle a retenu cependant une idée essentielle, à savoir que la Russie est l'ennemi N°1 de la démocratie, que cette puissance incarne la réaction, et que les démocraties de tous les pays doivent se liquer contre elle. Cette idée est très forte dans la Sociale-Démocratie [...]. Il est évident que l'alliance franco-russe qui s'est établie dans les années 90 va avoir une grosse influence sur les jugements que les sociaux-démocrates portent dans les questions de politique étrangère. »

<sup>18</sup> *Zentrum* : parti politique créé en 1870 pour défendre le catholicisme ; aura le plus important groupe parlementaire de 1881 à 1912 ; voir Paul Colonge, Rudolf Lill, et al., *Histoire religieuse de*

se plaçant d'un strict point de vue religieux<sup>19</sup> — la plate-forme et le pivot de la politique allemande. Et voilà qu'il fallait subir les conséquences de cette folie. Ce qui arriva ne pouvait qu'arriver et rien ne permettait plus de l'éviter. En l'occurrence, la faute du gouvernement allemand fut qu'il laissa toujours passer — et ce à seule fin de préserver la paix — les occasions les plus favorables pour attaquer, qu'il s'empêtra dans l'alliance pour la sauvegarde de la paix universelle, et devint ainsi à terme la victime d'une coalition internationale qui précisément opposait au désir de préserver la paix sa détermination à mener la guerre mondiale.

En admettant que le gouvernement de Vienne ait à l'époque donné à son ultimatum<sup>20</sup> une forme plus modérée, cela n'aurait plus rien changé à la situation, sinon tout au plus qu'il aurait été lui-même balayé par la fureur populaire. En effet, le ton de cet ultimatum était déjà aux yeux de la grande masse beaucoup trop conciliant, et en tout cas nullement outrancier ou cruel. Quiconque cherche aujourd'hui à nier cela est soit un ramolli du cerveau privé de mémoire, soit un menteur délibéré.

Le combat de l'année 1914 ne fut nullement — Dieu m'en est témoin — imposé aux masses mais bel et bien désiré par le peuple lui-même dans sa globalité<sup>21</sup>.

On voulait enfin mettre un terme à l'insécurité générale. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut comprendre que plus de deux millions d'hommes et de jeunes garçons allemands se soient volontairement rangés sous les drapeaux, prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le salut de la patrie<sup>22</sup>.



Personnellement, je vécus les heures d'alors comme une délivrance des fâcheuses sensations éprouvées durant ma jeunesse. Je n'ai nulle honte aujourd'hui de dire que, subjugué par un tempétueux enthousiasme, je tombai à genoux et remerciai d'un cœur débordant le ciel de m'avoir offert le bonheur de pouvoir connaître cette époque<sup>23</sup>.

Un combat pour la liberté venait de s'engager, d'une violence telle que la terre n'en avait jusque-là jamais encore vu ; en effet, à peine la roue de la destinée<sup>24</sup> se fut-elle mise en branle que l'on vit poindre au sein du gros des masses la conviction que ce

---

*l'Allemagne*, Paris, Cerf, 2000.

<sup>19</sup> Indissociable de l'empereur et l'aristocratie, le catholicisme autrichien exerçait une emprise considérable sur la vie quotidienne par le biais de son clergé et d'une multitude d'institutions comme d'associations ; bastion de l'antidémocratie, il défendait l'origine divine de l'État et la vertu de l'obéissance absolue au souverain et à ses représentants.

<sup>20</sup> Voir p. 3.

<sup>21</sup> Cf. Joseph Rovin, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Seuil, 1994, p. 587 : « *La société toute entière paraissait entraînée vers un bain de jouvence et de pureté retrouvée, vers une sorte de rousseauisme militaire alors que commençaient à tomber les jeunes soldats* ». Pour plus de précisions sur qu'il en fut exactement, voir Jeffrey Verhey, *The Spirit of 1914 : Militarism, Myth, and Mobilization in Germany*, Cambridge Univ. Press, 2000. Concernant la position des pacifistes allemands, voir Sophie Lorrain, *Des Pacifistes français et allemands, pionniers de l'entente franco-allemande (1871-1925)*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 132-141.

<sup>22</sup> Lire à ce propos : George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Hachette, 1999, chap. 3 (« Les jeunes et la guerre ») et chap. 4 (« Le culte du soldat tombé au champ d'honneur »).

<sup>23</sup> Il s'agit bien évidemment d'une amplification lyrique ; voir à cet égard Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, Paris, Autrement, 2000, pp. 115-119.

<sup>24</sup> Image vraisemblablement récupérée du bouddhisme schopenhauerien ; voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, Premier volume, chap. 2, section 1, notes 15 et 34.

qui était cette fois en cause, ce n'était pas tant le sort de la Serbie ou même de l'Autriche que l'être ou le non-être<sup>25</sup> de la nation allemande.

Pour la dernière fois avant nombre d'années<sup>26</sup>, notre communauté raciale populaire envisageait son propre avenir avec lucidité. C'est ainsi que dès le début du gigantesque affrontement on vit l'ivresse d'une exaltation débridée se doubler immédiatement de tout le sérieux requis<sup>27</sup>: et de fait, c'est cette lucidité seule qui fit que le soulèvement national fut plus qu'un simple feu de paille. Le sérieux n'était toutefois que trop nécessaire sachant qu'on n'avait généralement à l'époque pas la moindre idée de l'étendue et de la durée que pourrait présenter le combat qui s'amorçait. On rêvait que l'on serait de retour chez soi à l'hiver<sup>28</sup> pour reprendre son travail en paix dans un contexte renouvelé<sup>29</sup>.

Ce que l'être humain veut, il l'espère et le croit. Il y avait déjà belle lurette que l'écrasante majorité de la nation en avait par-dessus la tête du perpétuel état d'insécurité ; il n'était donc que trop compréhensible que l'on n'ait absolument plus cru à un règlement pacifique du conflit austro-serbe mais espérait une explication définitive. Moi aussi, je faisais partie de ces millions d'individus.

À peine la nouvelle de l'attentat fut-elle connue à Munich que deux pensées me traversèrent aussitôt l'esprit : d'abord que la guerre serait enfin inévitable, mais en outre que l'État habsbourgeois se voyait désormais contraint d'honorer l'alliance ; car ce que j'avais toujours redouté par-dessus tout, c'était l'éventualité que l'Allemagne puisse se trouver un jour — peut-être justement à cause de cette alliance — impliquée dans un conflit qui n'aurait pas été directement provoqué par l'Autriche et qu'à ce moment-là l'État autrichien, pour des motifs de politique intérieure, ne fasse pas preuve d'assez de détermination pour épauler son allié allemand. La majorité slave de l'Empire se serait immédiatement ingéniée à saboter une telle décision — lors même qu'elle aurait été arrêtée en haut lieu — et aurait d'évidence préféré réduire l'État en ruines de fond en comble plutôt que de concéder à l'allié allemand l'aide réclamée. Mais ce danger était maintenant écarté. Le vieil État était acculé à se battre, bon gré mal gré.

Ma propre position vis-à-vis du conflit était également très simple et très claire ; pour moi, ce n'était pas l'Autriche qui luttait pour obtenir une quelconque réparation de la Serbie mais l'Allemagne pour assurer sa survie, la nation allemande pour son être ou non-être, pour sa liberté et son avenir. L'œuvre de Bismarck<sup>30</sup> était maintenant tenue d'en découdre ; ce que nos pères avaient jadis conquis en versant héroïquement leur

---

<sup>25</sup> Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, Premier volume, chap. 2, section 2, note 23.

<sup>26</sup> C'est-à-dire jusqu'à ce que lui, Hitler, intervienne dans la vie politique allemande...

<sup>27</sup> Cf. Christian Ingrao, *Croire et Détruire*, Paris, Fayard, 2010, p. 20 : « *La nouvelle de la déclaration de guerre donna lieu à des manifestations mais plutôt que la joie belliqueuse dominèrent le sérieux et la gravité.* »

<sup>28</sup> L'ordre de la mobilisation générale allemande fut donné par l'empereur Guillaume II le 1<sup>er</sup> août 1914 ; le grand état-major assura à la population que l'affaire serait réglée en quelques semaines ; cf. Stig Förster *et al.*, *Vor dem Sprung ins Dunkle*, Paderborn, Schöningh, 2016. Voir également Holger H. Herwig *et al.*, *The Origins of World War I*, Cambridge Univ. Press, 2008, ainsi que *The First World War : Germany and Austria-Hungary, 1914-1918*, Univ. of Pennsylvania, Bloomsburg Academic, 2014.

<sup>29</sup> Cf. Cf. Christian Ingrao, *Croire et Détruire*, Paris, Fayard, 2010, p. 25: « *La guerre comme ordalie, comme passage vers une ère nouvelle : telle était l'une des thématiques donnant sens à la conflagration, au front comme à l'arrière* » ; cette illusion d'un monde régénéré surgissant de l'apocalypse a été magnifiquement retranscrite par Ernst Jünger dans *Orages d'acier (In Stahlgewittern)*, 1920).

<sup>30</sup> C'est-à-dire l'unification de l'Allemagne qui avait abouti à la proclamation du deuxième Reich (couronnement de Guillaume 1<sup>er</sup> de Prusse en tant qu'empereur) le 18 janvier 1871 dans la Galerie des Glaces du château de Versailles ; voir Pierre Ayçoberry, *L'Unité allemande*, Paris, PUF, 1992.

sang dans les batailles depuis Wissembourg<sup>31</sup> jusqu'à Sedan<sup>32</sup> et Paris<sup>33</sup>, la jeunesse d'Allemagne devait aujourd'hui s'en rendre de nouveau digne. Mais si on sortait victorieux de ce combat, alors notre communauté raciale populaire aurait retrouvé sa place dans le cercle des grandes nations en vertu de sa puissance extérieure ; ce n'est qu'ensuite que le Reich allemand serait à même de s'affirmer comme un grandiose havre de paix, et ce sans avoir à rogner sur le pain quotidien de ses enfants dans l'intérêt de la sacro-sainte paix.

Quand j'étais un jeune garçon puis un jeune homme, j'avais souvent souhaité pouvoir démontrer un jour au moins une fois par mes actes que mon ardeur nationaliste ne relevait pas de quelque divagation sans consistance. J'avais la plupart du temps le sentiment de commettre un péché en criant « hurra ! »<sup>34</sup> alors que je n'en possédais peut-être pas vraiment le droit ; car qui pouvait se permettre d'user de ce vocable sans l'avoir un jour mis en pratique là où c'en est fini des gamineries et où la main impitoyable de la déesse du Destin se met à estimer la valeur des communautés ethniques et des individus en fonction de la véracité et de la ténacité de leurs convictions ? On comprendra donc que mon cœur — à l'instar de celui de millions d'autres personnes — ait débordé de bonheur doublé de fierté de pouvoir enfin me libérer de ce sentiment paralysant. J'avais si souvent chanté *Deutschland über alles*<sup>35</sup> et crié « Heil ! »<sup>36</sup> à tue-tête que j'avais quasiment l'impression que la grâce m'était au final accordée d'être maintenant autorisé à comparaître comme témoin devant le tribunal divin du juge éternel afin d'attester l'authenticité de mes convictions. C'était en effet pour moi une évidence, et ce dès la première heure, que dans le cas d'une guerre — laquelle était à mes yeux inéluctable — j'abandonnerais d'une manière ou d'une autre aussitôt mes livres. Mais je savais également que ma place se devait d'être là où m'appelait à présent ma voix intérieure.

---

<sup>31</sup> Première bataille de la guerre de 1870 ; cf. Ronald Zins, *Wissembourg, 4 août 1870. L'Alsace violée*, Fontaine-L'Évêque, éditions Historic'one, 2009.

<sup>32</sup> Le 1<sup>er</sup> septembre 1870 ; la France capitule le 2 septembre ; l'empereur Napoléon III est fait prisonnier. Pour le détail, voir Pierre Milza, *L'Année terrible. La guerre franco-prussienne, septembre 1870 – mars 1871*, Paris, Perrin, 2009.

<sup>33</sup> Le 4 septembre 1870, en France, Napoléon III est déchu et la République proclamée ; celle-ci va poursuivre la guerre jusqu'à la reddition de Paris en janvier 1871 ; intéressante documentation in Jérôme Baconin, *Paris 1870-1871*, Tours, éditions A. Sutton, 2007.

<sup>34</sup> Onomatopée utilisée pour acclamer l'empereur (trois fois de suite, cf. Heinrich Mann, *Le Sujet de l'Empereur — Der Untertan*, 1918 —, Paris, Grasset, 2014) mais aussi par les soldats au moment de l'assaut.

<sup>35</sup> « *L'Allemagne par-dessus tout* » ; premier vers de la première strophe du chant patriotique écrit en 1841 sur une partition de Joseph Haydn (1732-1809) par August Heinrich Hoffmann von Fallersleben (1798-1874) ; l'Allemagne, affirme le poète, sera le meilleur et le plus heureux des États quand le peuple aura réalisé son unité fraternelle « *de la Meuse jusqu'au Niémen, de l'Adige jusqu'au Belt* », autrement dit l'unité fraternelle de tous les territoires où est parlée la langue allemande ; malgré la possibilité de distorsion de cette première strophe en un appel à la domination du continent européen — ce dont ne se privait pas le courant pangermaniste —, le chant dans son intégralité sera adopté par la République de Weimar comme hymne national en 1922 ; le troisième Reich n'en conservera que la première strophe à laquelle il donnera un caractère foncièrement impérialiste et haineux ; la RFA a pour sa part prohibé l'usage de cette première strophe en 1952 pour ne retenir que la troisième et dernière (« *Unité et justice et liberté pour la patrie allemande [...]. Unité et justice et liberté sont les garantes du bonheur* »).

<sup>36</sup> Couramment utilisé par les groupes pangermanistes, notamment autrichiens, depuis les années 1890.

C'est en premier lieu pour des motifs politiques que j'avais quitté l'Autriche<sup>37</sup> ; mais qu'y avait-il de plus naturel que je me sente obligé, maintenant que le combat commençait, de tenir plus que jamais compte de ce qui constituait mon credo ! Je ne voulais pas me battre pour l'État habsbourgeois mais j'étais prêt à mourir à tout moment pour ma communauté raciale et pour le Reich qui en était l'incarnation.

Le 3 août, j'adressai une supplique directe à sa majesté le roi Louis III<sup>38</sup> pour le prier de m'autoriser à rejoindre un régiment bavarois. Durant ces journées, les services de la chancellerie n'avaient pour sûr guère le temps de musarder ; ma joie fut d'autant plus grande lorsque je reçus dès le lendemain la réponse à ma requête. Quand j'eus ouvert le courrier de mes mains fébriles et eus lu l'acceptation de ma demande avec ordre de me présenter auprès d'un régiment bavarois, mon allégresse et ma gratitude ne connurent pas de bornes. Quelques jours après, j'avais endossé l'uniforme que je n'allais quitter que pratiquement six ans plus tard<sup>39</sup>.

C'est ainsi que — comme pour tout Allemand — commença alors pour moi aussi la période la plus inoubliable et la plus grandiose de mon existence terrestre. En regard des événements ponctuant cette lutte d'une ampleur sans précédent, tout ce qui relevait du passé se réduisit à un néant insipide. C'est avec une nostalgie empreinte de fierté que je repense ces jours-ci — alors même qu'approche le dixième anniversaire de cette formidable épopée — à ces semaines où s'engagea l'héroïque combat de notre communauté raciale populaire auquel le Destin me fit la grâce de m'autoriser à participer.

Comme si c'était hier, des images défilent devant mes yeux ; je me revois endossant l'uniforme en compagnie de mes chers camarades, puis quitter pour la première fois le camp pour l'instruction, et cetera..., jusqu'à ce que soit finalement venu le jour du départ pour le front.

Un unique souci me tourmentait à ce moment-là — moi comme tant d'autres —, à savoir si nous n'arriverions pas trop tard pour combattre. C'était là la seule chose qui ne cessait de me turlupiner. Aussi toute manifestation de liesse triomphaliste à l'annonce d'un nouveau fait d'armes se doublait-elle d'une légère pointe d'amertume du fait que chaque victoire nouvelle semblait augmenter le danger que nous arrivions quand tout serait terminé.

Enfin vint le jour où nous quittâmes Munich pour aller accomplir notre devoir. Je vis alors pour la première fois le Rhin quand nous longeâmes ses flots paisibles pour rejoindre l'Ouest afin de le protéger, lui, le fleuve allemand par excellence, de la rapacité de l'ennemi héréditaire<sup>40</sup>. À l'instant où, au travers du fragile rideau de brume du jour naissant les doux rayons du premier soleil firent miroiter à nos yeux le

---

<sup>37</sup> Le 24 mai 1913 ; sur ses motivations réelles, voir Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, *op. cit.*, chap. 5.

<sup>38</sup> 1845-1921, sixième et dernier roi de Bavière.

<sup>39</sup> Pour l'exactitude des faits, voir Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, *op. cit.*, pp. 118 sq. et chap. 6.

<sup>40</sup> Cf. la crise rhénane de 1840 entre la Confédération germanique et la France qui donna lieu à des passes d'armes épiques entre notamment Nikolaus Becker (*Rheinlied / Le Chant du Rhin*) et Max Schneckenburger (*Die Wacht am Rhein / La Garde sur le Rhin*) d'une part, Musset (*Le Rhin allemand*) et Lamartine (*La Marseillaise de la paix*) de l'autre. *La Garde sur le Rhin*, mise en musique en 1854 par Karl Wilhelm, fera office d'hymne national jusqu'en 1922 (cf. note 35) ; elle servira de chant d'assaut lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871.



monument du Niederwald<sup>41</sup>, la vieille « Garde sur le Rhin »<sup>42</sup> s'éleva tonitruante de notre interminable convoi ferroviaire jusqu'à la voûte du ciel matinal : je crus que mon cœur était sur le point d'éclater dans ma poitrine.

S'ensuit une nuit froide et humide dans les Flandres à travers laquelle nous marchons en silence<sup>43</sup> ; au moment où le jour commence à émerger de la brume, nous voici subitement salués par-dessus nos têtes par le sifflement d'un obus à mitraille qui, en une violente détonation, décharge dans nos rangs ses petites balles qui fouettent le sol mouillé ; mais le léger nuage de fumée n'est pas encore dissipé que retentit déjà de deux cents gorges le premier « hurra ! »<sup>44</sup> de défi à ce premier messenger de la mort. Tout ne fut alors que crépitements de fusils et vrombissements de mortiers, chœurs de mitrailleuses et rugissements d'obusiers<sup>45</sup>, et chacun, les yeux fiévreux, se sentit aspiré vers l'avant, toujours plus vite, jusqu'à ce que soudain, après que nous ayons franchi nombre de champs de betteraves et de haies, le combat se soit engagé, le combat au corps à corps. Cependant parvenaient du lointain à nos oreilles les accents d'un chant qui ne cessait de se rapprocher, se transmettant de compagnie à compagnie, et subitement, alors que la mort se mettait à sévir avec zèle dans nos rangs, ce chant s'empara de nous aussi, et à notre tour nous le propageâmes : *L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout, par-dessus tout dans le monde* !<sup>46</sup>.

Après quatre jours nous retournâmes à l'arrière. Notre démarche elle-même avait désormais radicalement changé. Des adolescents de dix-sept ans venaient de se métamorphoser en hommes.

Les volontaires du régiment List<sup>47</sup> n'avaient peut-être pas appris à combattre selon les règles de l'art, mais ils savaient mourir comme de vieux soldats.

Ce n'était que le début.

Il en fut dès lors ainsi année après année<sup>48</sup>; toutefois le romantisme guerrier avait fait place à l'horreur. Petit à petit l'euphorie s'émoussa et les débordements d'enthousiasme furent étouffés par la peur de la mort. Puis vint le temps où chacun eut à lutter entre pulsion d'autoconservation et rappel à son devoir. À moi non plus, ce combat ne fut pas épargné. Inéluctablement, quand la mort menait sa traque, un je ne sais quoi d'indéfini tentait de se révolter, s'ingéniait à se présenter comme la voix de la raison au corps affaibli, alors que ce n'était rien d'autre que la couardise qui sous de tels déguisements cherchait à nous embobiner. On était alors tiraillé par

---

<sup>41</sup> Au-dessus du Rhin, près de Rüdeshheim, face à la ville de Bingen ; inauguré en 1883 pour commémorer la victoire de 1871 et la « reconstitution de l'empire allemand » (inscription sur le socle du monument) ; au sommet du monument se dresse la « Germania » du sculpteur Johannes Schilling (12,5 mètres).

<sup>42</sup> Voir note 40.

<sup>43</sup> La façon dont écrit ici Hitler est parfaitement conforme à ce que produisaient les auteurs bellicistes d'après-guerre : Ernst Jünger bien sûr, mais aussi Werner Beumelburg (1899-1963), Franz Schauwecker (1890-1964), ainsi que « l'anti-Remarque » Joseph Magnus Wehner (1891-1973).

<sup>44</sup> Voir note 34.

<sup>45</sup> « [...] *zu knattern und zu dröhnen, zu singen und zu heulen* » ; employé dans le contexte de la guerre, chacun de ces verbes se suffit à lui-même pour qu'un germanophone sache de quoi il est question ; ce n'est pas le cas en français. En tout cas, on ne comprend guère pourquoi la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 85, dernier §, ligne 6) parle ici de : « *les chants et les hurlements des hommes* ».

<sup>46</sup> « *Deutschland, Deutschland über alles, über alles in der Welt...* » ; voir note 35.

<sup>47</sup> Hitler avait été affecté au 16<sup>e</sup> régiment bavarois d'infanterie de réserve commandé par le colonel Alfred Julius Eduard List qui fut tué durant la bataille de G[h]eluveld (Ypres) le 31 octobre 1914, alors qu'il allait avoir 50 ans ; dès lors, le régiment portera son nom.

<sup>48</sup> En réalité, la seule bataille où Hitler combattit en première ligne fut celle de G[h]eluveld ; il opéra ensuite comme estafette ; voir Thomas Weber, *La Première guerre d'Hitler*, Paris, Perrin, 2012.

un méchant dilemme et souvent seul un ultime sursaut de conscience morale faisait pencher la balance. Toutefois, plus cette voix exhortant à la prudence se donnait de la peine, plus elle se faisait bruyante et pressante pour nous piéger, plus notre résistance était énergique, jusqu'à ce qu'ait enfin triomphé, après un long conflit intérieur, notre sens du devoir. Dès l'hiver 1915/16, j'avais pour ma part tranché quant à l'issue à donner à cette lutte. La volonté avait fini par pleinement s'imposer. Si j'avais pu les premiers jours participer aux assauts dans l'allégresse et les rires, j'étais maintenant calme et déterminé. Et c'était du solide. Dorénavant le destin pouvait me soumettre à des épreuves extrêmes sans que mes nerfs craquent ou que ma raison flanche<sup>49</sup>.

Le jeune volontaire était devenu vieux soldat.

Cependant, cette mutation s'était effectuée dans toute l'armée. Des combats qu'elle avait livrés sans relâche, elle était ressortie mûrie et endurcie, et ce<sup>50</sup> qui était incapable de tenir le choc face à la tempête était broyé par elle<sup>51</sup>.

Mais l'heure était maintenant venue où on se devait de juger de la valeur de cette armée. À présent, après deux ou trois années durant lesquelles elle avait été jetée d'une bataille dans une autre, affrontant sans répit un adversaire supérieur en nombre et en armement, souffrant de la faim et endurant les privations, à présent il était temps de prendre la mesure des mérites de cette armée unique.

Les millénaires auront beau s'écouler, on ne pourra plus jamais s'autoriser à parler d'héroïsme sans se souvenir des forces armées allemandes de la guerre mondiale<sup>52</sup>. Alors émergera des brumes du passé la vision du front irréductible<sup>53</sup> constitué par les casques d'acier ardoisés<sup>54</sup> qui n'auront cédé aucun pouce de terrain : un monument à l'immortalité. Aussi longtemps que les Allemands existeront, ils auront toujours à l'esprit que c'étaient là des fils de leur communauté ethnique<sup>55</sup>.

---

<sup>49</sup> Dans *Das Frontbuch : die deutsche Seele im Weltkrieg (Le livre du front : l'âme allemande durant la guerre mondiale)*, Halle/Saale, Dickmann, 1927, p. 281, réédition de *Im Todesrachen / Dans la gueule de la mort*, même éditeur, 1919), l'écrivain Franz Schauwecker (1890-1964), ancien commandant de compagnie ultérieurement proche du national-socialisme, évoquait lui aussi le « calme à toute épreuve » (« *eiserne Ruhe* ») et les « nerfs d'acier » (« *stählerne Nerven* ») qui auraient caractérisé les jeunes recrues après quelques jours au feu ; l'expérience du front représenterait le point de départ existentiel vers une humanité nouvelle.

<sup>50</sup> « [...] und was... » ; la réification est un procédé courant dans le discours hitlérien ; cf. sur ce même site : *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier volume, chap. 4, note 28.

<sup>51</sup> Cette phrase n'est pas sans rappeler ce qu'écrivait en 1926 Ernst Jünger (1895-1998) dans le numéro 20, pp. 460-463, de la *Standarte, Wochenschrift des neuen Nationalismus (L'Étendard, revue hebdomadaire du nouveau nationalisme)*, à savoir que les combattants les plus braves avaient été « sélectionnés » pour survivre (« *Auslese der Kühnsten* ») afin de constituer une élite appelée à exercer le pouvoir (« *zur Herrschaft berufen* »).

<sup>52</sup> La phrase, sans référence à son auteur, se trouve encore sur le monument aux morts de la ville de Kalkar (sur le Rhin, juste avant la frontière hollandaise).

<sup>53</sup> Rappelons que pour Hitler l'armée ne connut jamais la défaite militaire mais fut « poignardée dans le dos » (*Dolchstoß*) par les traîtres de l'intérieur, marxistes, juifs, révolutionnaires de tout poil ; à noter que cette théorie, propagée par le généralissime Hindenburg, avait été cautionnée au lendemain de l'armistice par les social-démocrates, notamment par le nouveau chancelier et futur président Ebert qui avait accueilli à Berlin les régiments de retour du front en tant qu'« invaincus sur le champ de bataille ».

<sup>54</sup> Voir la toile monumentale du peintre Albin Egger-Lienz (1868-1926), *À ceux qui ont perdu leur nom (Den Namenlosen)*, 1916), ou encore la gravure d'Otto Dix (1891-1969), *Assaut sous les gaz (Sturmtruppe geht unter Gas vor)*, 1924).

<sup>55</sup> D'où le respect jamais démenti de Hitler pour Ernst Jünger ; après l'attentat du 20 juillet 1944 et en dépit de certains écrits comme *Les Falaises de marbre (Auf den Marmorklippen)*, 1939) ou *La Paix (Der Friede)*, 1944), le Führer refusera que l'on s'en prenne à l'écrivain comme le voulaient Bormann et Himmler.

J'étais alors soldat et n'avais pas l'intention de me mêler de politique. D'autant que ce n'était vraiment pas le moment pour cela. Je nourris aujourd'hui encore la conviction que le plus obscur des charretiers a rendu plus de précieux services à la patrie que le plus éminent — disons-le — des « parlementaires ». Jamais je n'ai plus détesté ces jacasseurs qu'à cette époque où tout homme digne de ce nom ayant quelque chose à dire le hurlait à la face de l'ennemi ou sinon laissait opportunément son bagou à la maison pour remplir quelque part son devoir en silence. Oui, je détestais alors tous ces « politiciens », et s'il n'avait tenu qu'à moi, on aurait immédiatement constitué un bataillon parlementaire de pelleteurs<sup>56</sup> ; ils auraient ainsi pu bavasser entre eux tout leur soûl et selon leurs besoins sans exaspérer les gens convenables et honnêtes, voire leur faire du tort.

Donc je ne voulais à cette époque rien savoir de la politique ; cependant, je ne pouvais faire autrement que de prendre position vis-à-vis de certains faits concernant certes l'ensemble de la nation mais qui nous touchaient particulièrement, nous les soldats.

Il y avait deux choses qui me contrariaient profondément et que je considérais comme nuisibles.

Peu de temps après qu'aient été annoncées les premières victoires, une certaine presse se mit progressivement — et sans doute d'abord de façon imperceptible pour bon nombre de gens — à verser quelques gouttes d'amertume dans l'enthousiasme général. Cela s'effectuait sous le masque d'une certaine bienveillance, d'une certaine prévenance, voire même d'une certaine inquiétude. On émettait des réserves quant à une trop grande exubérance lors de la célébration des victoires. On redoutait que sous pareille forme cela ne soit pas digne d'une aussi grande nation et par là même passablement déplacé. On prétendait que la bravoure et l'héroïsme du soldat allemand étaient quelque chose de tout à fait naturel, de sorte qu'il était inadmissible de s'adonner de la sorte à des explosions de joie irréfléchies, ne serait-ce qu'à cause des pays étrangers auxquels une forme calme et digne de joie conviendrait mieux que des ovations effrénées, etc... Enfin, nous les Allemands<sup>57</sup> devons également ne surtout pas oublier en pareille circonstance que la guerre n'était pas dans notre intention et qu'en conséquence nous n'éprouvions aucune honte à avouer en toute franchise et virilement<sup>58</sup> que nous apporterions à tout moment notre concours à une réconciliation de l'humanité. Voilà pourquoi il n'était pas judicieux de souiller par un excès de vociférations la pureté des actes du cœur<sup>59</sup> du fait que le reste du monde ne montrerait guère de compréhension pour un tel comportement. On n'admirait rien tant que la modestie avec laquelle un authentique héros relègue, en silence et avec sérénité, ses exploits aux oubliettes — car c'était à cela qu'aboutissait le tout.

---

<sup>56</sup> « *Schipper* » ; troupiers ne portant pas d'arme, chargés d'entretenir la voirie et les fortifications ; ce rôle était généralement dévolu à des recrues de santé fragile et aux objecteurs tels l'internationaliste communiste Karl Liebknecht, le socialiste Rudolf Breitscheid, le polémiste antimilitariste Kurt Tucholsky, le pacifiste Carl von Ossietzky, le peintre expressionniste Karl Schmitt-Rottluff, l'écrivain Arnold Zweig (cf. son roman paru en exil en 1935 : *Erziehung vor Verdun* ; trad. fr. *Éducation à Verdun*, Paris, Bartillat, 2014) ; la traduction française « classique » parle de « *balayeurs* » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 86, ligne 36).

<sup>57</sup> « [...] *wir Deutsche* » (normalement « *wir Deutschen* ») ; Hitler reprend ici la forme utilisée le 6 février 1888 par Bismarck lors de son célèbre discours devant les parlementaires : « *Wir Deutsche fürchten Gott, aber sonst nichts in der Welt* » (« *Nous les Allemands craignons Dieu mais sinon rien d'autre au monde* »).

<sup>58</sup> Sur le concept de virilité en Allemagne à l'époque, voir George L. Mosse, *De la Grande guerre au totalitarisme*, Paris, Hachette, 1999, deuxième partie.

<sup>59</sup> Cf. *Le Vagabond entre deux mondes* (*Der Wanderer zwischen beiden Welten*, 1916) de Walter Flex, tué à 30 ans sur le front estonien en 1917.

Au lieu de saisir ce type d'individu par les oreilles, de le traîner au premier poteau venu et de lui passer la corde au cou — la nation en fête ne pouvant dès lors plus outrager la sensibilité esthétique<sup>60</sup> de ce chevalier de la plume<sup>61</sup> —, on se mit en réalité à fustiger « l'inconvenance » des débordements de joie qui saluaient chaque victoire.

On ne soupçonnait pas le moins du monde que l'enthousiasme, une fois brisé, ne saurait être réveillé d'un simple claquement de doigt. C'est une ivresse qui demande à être entretenue en l'état. Mais comment concevoir que, privé de la puissance de l'enthousiasme, on gagnerait un combat soumettant, autant que l'on pouvait en juger, le mental de la nation à d'incommensurables exigences ?

Je connaissais trop bien le fonctionnement psychique des grandes masses pour ignorer que, vu la conjoncture, ce ne serait pas par la sublimité « esthétique »<sup>62</sup> qu'on parviendrait à attiser le feu qui était indispensable pour garder chaud ce fer<sup>63</sup>. C'était à mes yeux une folie que de ne rien entreprendre pour porter l'ébullition passionnelle à son maximum ; mais que par-dessus le marché on ait cherché à couper court<sup>64</sup> à celle qui heureusement existait, cela j'étais absolument incapable de le comprendre. Ce qui m'exaspérait en second lieu, c'était la manière dont on jugeait bon de se positionner vis-à-vis du marxisme<sup>65</sup>. À mes yeux, on ne faisait que prouver par là que l'on n'avait pas la moindre idée de ce que représentait cette pestilence. On semblait

---

<sup>60</sup> On notera ici l'emploi péjoratif de la notion d'esthétique ; cf. Alexandra Offermanns, *Die wußten, was uns gefällt. Ästhetische Manipulation im Nationalsozialismus*, Münster, Lit Verlag, 2004, p. 138, note 6. Concernant la négation du concept d'esthétique par le régime nazi, voir T. Feral, *Anatomie d'un crépuscule : essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990, chap. IX.

<sup>61</sup> On connaît le goût immodéré de Hitler pour le sarcasme. Relevons que la traduction « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr/](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr/), p. 87, § 2) parle ici de « mettre ces chevaliers de la plume hors d'état d'offenser la nation en fête en faisant de la haute psychologie » !!!

<sup>62</sup> En fait, le mot tel que l'emploie ici Hitler est quasiment équivalent à *fremdmoralisch* (en jargon nazi : tributaire de principes moraux étrangers à l'éthique germanique tels les commandements chrétiens ou les préceptes hérités des Lumières) ; il fait écho à ce que le Führer taxait de *Humanitätstuselei* (relevant de la pernicieuse doctrine humaniste, cf. Thomas Schirrmacher, *Hitlers Ablehnung von Humanität und Menschenrechten*, Bonn, IIRF-Bulletin, 1/2012). Dans les *Nationalsozialistische Monatshefte* (*Cahiers mensuels du national-socialisme*) de septembre 1936 édités par Alfred Rosenberg, l'écrivain Hans Arnoldt proclamait page 836 : « [...] le concept d'esthétique est lié pour nous à la représentation de quelque chose de maléfique, de non-viril, de féminisé. On ressent ce mot d'esthétique comme l'antithèse la plus radicale que l'on puisse se représenter à combatif, viril, dur ».

<sup>63</sup> Le fer (*Eisen*) symbolise la force guerrière comme p. ex. dans l'expression *jemandem das Eisen in die Brust stoßen* / plonger le fer dans la poitrine de quelqu'un. Pour une oreille allemande de l'époque, le mot renvoyait spontanément à l'épopée antinapoléonienne [cf. le texte haineux de 1812 d'Ernst Moritz Arndt (1769-1860), *Der Gott, der Eisen wachsen ließ...* / Le Dieu qui faisait croître le fer..., lequel, mis en musique par le compositeur Albert Methfessel (1785-1869) deviendra un chant de combat qui retentira jusqu'en 1945 ; voir aussi le poème belliciste de 1813 de Max von Schenkendorf (1783-1817) *Das eiserne Kreuz* / la Croix de fer, dont la 11<sup>e</sup> strophe commençait par : « *Denn nur Eisen kann uns retten* » / Car seul le fer peut nous sauver] ainsi qu'à la légende bismarckienne (cf. son discours du 30 septembre 1862 : « *Nicht durch Reden oder Majoritäts-beschlüsse werden die großen Fragen der Zeit entschieden [...] sondern durch Eisen und Blut* » / Ce n'est pas par des discours ou des décisions majoritaires que seront tranchées les grandes questions de notre temps [...] mais par le fer et le sang ; il proclamera encore en 1866 : « *Sie [die Politik] macht sich nur durch Blut und Eisen* » / Elle [la politique] ne se fait que par le sang et le fer).

<sup>64</sup> Hitler utilise ici le verbe *beschneiden* qui signifie également « circoncire » ; sans doute n'est-ce pas fortuit si ce lexème s'impose à sa plume alors qu'il en avait bien d'autres à sa disposition pour exprimer la même idée : il dévoile son obsession du rôle délétère qu'auraient joué les juifs et leurs affidés durant la Première Guerre mondiale.

<sup>65</sup> Entendons la Social-démocratie et les syndicats qui y étaient affiliés ; Hitler va d'ailleurs le préciser ultérieurement (voir p. 18, dernier paragraphe).

croire pour de bon que, en assurant ne plus connaître désormais de partis<sup>66</sup>, on avait amené le marxisme à la raison et à la réserve.

Qu'il s'agisse en l'occurrence aucunement d'un parti mais d'une doctrine conduisant fatalement à la destruction de l'ensemble de l'humanité, on le concevait d'autant moins qu'on se garde bien d'en parler dans les universités enjuivées et que, par ailleurs, trop nombreux sont ceux qui, notamment parmi nos hauts fonctionnaires, ne jugent pas utile — du fait de la suffisance idiote qui leur a été inculquée — de se donner la peine de prendre un livre en main pour étudier une chose ne relevant pas du programme prévu par leur cursus. Le chambardement le plus gigantesque échappe totalement à la vigilance de ces « cerveaux » et ne leur laisse aucune empreinte, raison pour laquelle les institutions de l'État traînent la plupart du temps la jambe derrière les institutions privées. C'est à eux que s'applique avec le plus de pertinence — Dieu m'en est témoin — l'adage : « Ce que le paysan ne connaît pas, il ne le mange pas ». Là encore, quelques rares exceptions confirment la règle.

Ce fut une aberration sans pareille que d'avoir identifié, durant les journées d'août 1914<sup>67</sup>, le travailleur allemand au marxisme. À ce moment-là, le travailleur allemand s'était déjà détaché de l'emprise de cette épidémie toxique, faute de quoi il n'aurait évidemment jamais pu se mobiliser pour le combat. Mais on était assez idiot pour s'imaginer que le marxisme avait effectivement rejoint la « bannière nationaliste »<sup>68</sup>; un éclair de génie<sup>69</sup> qui montre simplement que, au cours de ces longues années, aucun parmi ces fonctionnaires qui tenaient les rênes de l'État n'avait jugé bon de se donner la peine d'éplucher ce qui constituait l'essence de cette doctrine ; en effet, si cela avait été le cas, il est fort probable qu'une telle folie ne se serait jamais produite. Le marxisme, dont le but ultime est et reste l'anéantissement de tous les États nationaux non-juifs, fut contraint de voir à sa grande frayeur que, durant les journées de juillet 1914, la classe ouvrière allemande qu'il avait embobinée se réveillait<sup>70</sup> et se mettait d'heure en heure à s'engager de plus en plus promptement au service de la patrie<sup>71</sup>. En quelques jours, tous les miasmes et bobards de cette infâme

---

<sup>66</sup> Allusion au discours du 4 août 1914 de l'empereur Guillaume II devant les représentants des formations politiques parlementaires : « *Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands* » (« *Ich kenne keine Parteien mehr, ich kenne nur noch Deutsche* ») ; voir à ce propos Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2013, chap. IV.

<sup>67</sup> À la séance parlementaire du 4 août où le gouvernement demanda d'approuver les crédits de guerre, la Social-démocrate déclarera ne pas vouloir abandonner la patrie au moment du danger et adoptera une attitude de collaboration avec le pouvoir impérial. Si l'on en croit Jacques Droz (*Le Socialisme allemand de 1863 à 1918*, Paris, Les cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1964, p. 53), « *une attitude de résistance n'aurait pas été suivie par les masses. La classe ouvrière était plus profondément intégrée dans la nation que ne le pensaient les révolutionnaires et les internationalistes. Il faut mettre surtout au premier plan la vague de nationalisme qui a déferlé alors en Allemagne, comme d'ailleurs dans tous les pays qui ont été engagés dans la guerre de 1914, vague de nationalisme qui est accrue en Allemagne par l'hostilité profonde à l'égard de la Russie tsariste ; la crainte d'une victoire des hordes russes a joué d'une façon déterminante sur les ouvriers allemands* ».

<sup>68</sup> Alors qu'un de ses principes théoriques fondamentaux est l'internationalisme ; l'adoption du *Burgfrieden* (Union Sacrée) conduisit de fait au renoncement de la Social-démocratie à l'internationalisme et à la dislocation de la Deuxième Internationale constituée en 1899 à l'initiative de Friedrich Engels.

<sup>69</sup> Toujours le sarcasme ! Cf. note 51.

<sup>70</sup> Voir à cet égard Jeffrey Verhey, *The Spirit of 1914 : Militarism, Myth, and Mobilization in Germany*, Cambridge Univ. Press, 2000.

<sup>71</sup> En 1907, dans son ouvrage *Militarismus und Antimilitarismus*, Karl Liebknecht avait fermement condamné le militarisme gardien de l'ordre capitaliste ; cependant il soulignait parallèlement que la population allemande ne serait jamais facile à convaincre du fait de son ultra-patriotisme. En outre

mystification populaire s'étaient volatilisés et subitement la racaille des dirigeants juifs<sup>72</sup> se retrouva isolée et abandonnée comme si avait disparu toute trace des absurdités et des délires dont ils avaient abreuvé les masses pendant soixante ans<sup>73</sup>. Ce fut un sale moment pour les mystificateurs de la classe ouvrière de la communauté ethnique allemande. Mais dès que les meneurs se furent rendus compte du danger qui les menaçait, ils s'empressèrent de camoufler leur véritable visage sous le heaume du mensonge<sup>74</sup> et firent impudemment mine d'être partie prenante du réveil national<sup>75</sup>. Par conséquent, le temps aurait été maintenant venu de prendre des mesures à l'encontre de l'ensemble de cette mafia sournoise de Juifs qui empoisonnaient notre communauté raciale. L'heure avait sonné de les traduire en justice sans tergiverser et sans se préoccuper le moins du monde des éventuelles clameurs et lamentations que cela pouvait provoquer. Au mois d'août de l'année 1914, le baratin juif<sup>76</sup> sur la solidarité internationale avait tout d'un coup disparu des têtes de la classe ouvrière allemande ; en revanche, quelques semaines plus tard, les shrapnels américains se mettaient à déverser sur les casques de nos colonnes faisant mouvement<sup>77</sup> les bénédictions de la fraternité. Il aurait été du devoir d'un gouvernement soucieux de l'avenir de l'État — alors même que l'ouvrier allemand venait de renouer avec son essence ethnique — d'exterminer impitoyablement ceux qui incitaient à la haine envers cette essence ethnique.

---

régnait au sein du mouvement socialiste une grande confusion stratégique : du 25 au 28 juillet 1914, le Parti social-démocrate (SPD) organisait des manifestations antimilitaristes dans les grandes villes allemandes ; le 29 juillet, ses leaders assuraient au chancelier impérial Theobald von Bethmann-Hollweg (1856-1921) par la bouche du député Albert Südekum (1871-1944) que, en cas de guerre il n'y aurait ni grève ni sabotage ; à en croire le journaliste et élu SPD au conseil régional de Prusse Konrad Haenisch, cette attitude — entérinée par le vote des crédits de guerre le 4 août (Union Sacrée) — avait été décidée « en totale concordance avec les sentiments et les pensées des masses » (cf. K. Haenisch, *Die deutsche Sozialdemokratie in und nach dem Weltkrieg* / La Social-démocratie pendant et après la guerre mondiale, Berlin, 1919).

<sup>72</sup> Sur l'importance — réelle — du rôle des juifs au sein de la Social-démocratie, voir p. ex. l'article de Stefanie Springer-Springorum in *Neue Gesellschaft - Frankfurter Hefte*, 5/2013, pp. 18-19 ; Stefanie Springer-Springorum est historienne universitaire et directrice à Berlin du Centre de recherche sur l'antisémitisme (ZfA).

<sup>73</sup> C'est-à-dire depuis la diffusion à grande échelle du *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels (paru anonymement en 1848) et la constitution des premiers groupements socialistes dans la foulée de la révolution bourgeoise avortée de 1848/1849.

<sup>74</sup> L'expression « *Tarnkappe der Lüge* » renvoie à la légende de Siegfried ; selon les versions la « *Tarnkappe* » est un casque ou un manteau qui rend invisible. Siegfried l'utilise notamment pour duper Brünnhilde (cf. Richard Wagner).

<sup>75</sup> Pour Jacques Droz (*Le Socialisme allemand de 1863 à 1918*, Paris, Les cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1964, p. 71), les dirigeants social-démocrates auraient eu le désir d'échapper à la position de parias qu'ils avaient dans l'État : « *On voit par exemple ce sentiment apparaître dans les mémoires de Scheidemann, qui souffre de l'ostracisme où il est tenu dans la société et dans l'administration wilhelmienne* ». Pour Hitler, il s'agit à l'évidence d'un stratagème fomenté par la « conjuration juive mondiale » (*jüdische Weltverschwörung*) pour conduire l'Allemagne à la défaite et se l'assujettir (cf. *Les Protocoles des Sages de Sion* traduits en allemand par Ludwig Müller en 1919 et que le Führer considérait comme un document authentique, conviction renforcée par l'ouvrage d'Alfred Rosenberg — devenu son mentor après la mort de Dietrich Eckart le 26 décembre 1923 — *Die Protokolle der Weisen von Zion und die jüdische Weltpolitik* / Les Protocoles des Sages de Sion et la politique mondiale juive, Munich, Volksverlag, 1923).

<sup>76</sup> « *das Gemauschel* » ; formé sur *mauscheln* = parler yiddish (cf. *Der große Duden 1 / Rechtschreibung*, éd. 1967, p. 450) ; par extension et connoté péjorativement « faire du baratin », aujourd'hui « magouiller ».

<sup>77</sup> Certainement pas : en effet, les USA n'entreront en guerre qu'en avril 1917 ; le premier contingent américain sous le commandement du général Pershing débarquera en Europe le 26 juin 1917.



Quand les meilleurs tombaient sur le front, la moindre des choses eut été qu'on se mobilise à l'arrière pour éradiquer la vermine<sup>78</sup>.

Mais au lieu de cela, sa Majesté l'empereur en personne tendit la main aux anciens criminels, accordant par là même aux perfides assassins de la nation sa clémence et la possibilité de reprendre du poil de la bête.

C'est ainsi que la vipère put poursuivre son ouvrage, certes avec plus de précautions qu'auparavant, mais d'autant plus redoutablement. Tandis que les honnêtes citoyens en étaient à rêvasser sur l'Union Sacrée<sup>79</sup>, les criminels parjures organisaient la révolution<sup>80</sup>.

Qu'on se soit à l'époque décidé pour cette demi-mesure horrible me chagrinait bigrement ; mais que le résultat en ait pu être aussi horrible, même moi je ne l'aurais jamais cru possible à l'époque.

Mais que fallait faire alors ? Mettre immédiatement sous les verrous tous les meneurs de ce mouvement, les traduire en justice et en débarrasser la nation. Il fallait ne pas faire dans la dentelle et déployer l'ensemble des moyens dont disposaient nos forces armées afin d'éradiquer cette pestilence. Il fallait dissoudre les partis, mettre le parlement à la raison si besoin par la force des baïonnettes<sup>81</sup>, ou mieux encore le révoquer tout de suite.

De même que la République a aujourd'hui le pouvoir de dissoudre des partis<sup>82</sup>, il y aurait eu en ce temps-là encore plus lieu d'avoir recours à ce moyen. D'autant que ce qui était en jeu, c'était l'être ou le non-être de toute une communauté raciale !

Il est cependant évident que s'imposait dès lors une question : est-il effectivement possible d'éradiquer par l'épée des idées générées par l'esprit<sup>83</sup> ? Est-il possible de combattre les « visions du monde » par l'emploi de la violence aveugle<sup>84</sup> ?

Cette question, je me la suis posée plus d'une fois dès cette époque.

---

<sup>78</sup> Dans son article « Hitler et les Juifs. À propos d'une vision récente du problème » (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 4/1991, p. 969, n. 17), l'historien universitaire bruxellois Jean Stengers reprochait à juste titre à la traduction française « classique » d'avoir fortement édulcoré tout ce passage (p. 88, § 2 sur [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr)).

<sup>79</sup> « *Burgfrieden* » ; voir note 58. On voit mal pourquoi la traduction française « classique » parle ici de « vieille robe de chambre » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 88, § 4).

<sup>80</sup> Laquelle éclatera en novembre 1918. Voir « La révolution allemande » in Jean-Marie Argelès et Gilbert Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1987, pp. 33-73 ; lire aussi : Chris Harman, *La Révolution allemande*, Paris, La Fabrique, 2015.

<sup>81</sup> « *mit Bajonetten* » ; cf. la traduction allemande par Heinrich Elsner de la célèbre réplique de Mirabeau du 23 juin 1789 : « *Sagen Sie Ihrem Herrn, daß [...] man uns nur mit Bajonetten von hier verdrängen wird* » (in *Wichtige Tage aus dem Leben Napoleons und der Geschichte unserer Zeit*, première partie, Stuttgart/Leipzig, Rieger, 1837, section « Wichtige Tage aus der Geschichte der französischen Revolution », p. 79).

<sup>82</sup> Au moment où Hitler rédige son texte à Landsberg, le gouvernement de la République de Weimar a interdit à deux reprises le Parti communiste (au printemps 1919 et de novembre 1923 à février 1924) ; le Parti nazi a été interdit le 23 novembre 1923 (l'interdiction sera levée le 16 février 1925 et la NSDAP officiellement refondée à Munich le 27).

<sup>83</sup> « *geistige Ideen* » ; la question de l'origine des idées jalonne l'histoire de la philosophie — idées innées (*angeborene Ideen*), idées corporelles (*körperliche Ideen*), idées spirituelles (*geistige Ideen*) ? ; la dernière catégorie ayant été vouée aux gémonies (*Intellektualismus* !) par les « penseurs » nazis tels Alfred Rosenberg, Ernst Kriek, Alfred Bäumler — ainsi que par Ernst Jünger et Heidegger —, seules la source innéiste (le sol et le sang) et la source corporelle (biovitalisme) auront droit de cité sous le troisième Reich (cf. le corpus documentaire présenté par Joseph Wulf in *Die bildenden Künste im Dritten Reich* et *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, Mohn, 1963, ainsi que les textes colligés par Ernst Loewy in *Literatur unterm Hakenkreuz*, Francfort/Main, Fischer, 1969, chapitre 1).

<sup>84</sup> Voir ce qu'en disait en 1930 Bertolt Brecht dans « Mesures contre la violence » (*Maßnahmen gegen die Gewalt*) in *Histoires de monsieur Keuner (Geschichten vom Herrn Keuner)*.

À l'examen de cas analogues qu'on peut trouver dans l'histoire, en particulier en matière de religion, on parvient à la conclusion suivante qui est fondamentale :

Il en va des notions et des idées comme des mouvements ayant un fondement spirituel défini — peu importe que celui-ci soit faux ou juste ; à partir d'un certain stade de leur évolution, le pouvoir en place se trouve dans l'incapacité de les briser par des moyens répressifs d'ordre technique, à moins que ces armes physiques ne prêtent dans le même temps main forte à une doctrine nouvelle suscitant l'enthousiasme, à une idée ou conception du monde.

L'utilisation de la violence seule — pour peu qu'elle n'ait pas comme préalable la force motrice d'une élaboration doctrinale pour la sous-tendre — n'aboutira jamais à la néantisation d'une idée et de sa propagation si ce n'est sous la forme d'une extermination totale et jusqu'au dernier de ses représentants, ainsi que d'une destruction de tout ce qui peut permettre sa perpétuation. Cela signifie toutefois la plupart du temps qu'un tel corps communautaire s'exclut du cercle des puissances qui ont un poids politique, et ce souvent pour un temps illimité sinon pour toujours ; car il faut savoir qu'une telle effusion de sang atteint — comme le montre l'expérience — la fine fleur de la communauté ethnique ; en effet, toute persécution qui a lieu sans préalable doctrinal apparaît comme moralement injustifiée et, tel un coup de fouet, déclenche chez les constituants les plus précieux de la communauté une levée de bouclier qui se concrétise par une appropriation de la substance doctrinale du mouvement injustement persécuté. Pour nombre d'individus, cela se produit simplement en raison d'une réaction sentimentale d'opposition à la tentative d'écraser une idée par la pure violence.

Du coup le nombre des adeptes progresse dans la mesure même où augmente la persécution. Partant, la néantisation absolue de la nouvelle doctrine ne pourra s'effectuer que par le biais d'une éradication dont l'ampleur et la constante montée en puissance videront à terme la communauté ethnique concernée ou encore l'État de tout leur sang véritablement de valeur<sup>85</sup>. Cela aura bien sûr de fâcheuses conséquences sachant que ce qu'on appelle une épuration « intérieure » ne peut avoir lieu qu'au détriment général de la puissance du pays. Par contre, un tel procédé sera toujours voué à l'inefficacité si la doctrine à combattre a déjà franchi les limites d'un petit cercle défini<sup>86</sup>.

Voilà pourquoi là encore, comme à chaque fois lorsqu'il s'agit de croissance, c'est la première période de l'enfance qui est la plus exposée à l'éventualité d'un anéantissement alors qu'avec l'âge le pouvoir de résistance augmente pour finalement céder à l'approche de la vieillesse de nouveau la place à une nouvelle jeunesse, bien que sous une autre forme et pour d'autres raisons.

Mais de fait, il n'est guère de tentative pour extirper par une violence sans fondement doctrinal un système de pensée — ainsi que les organisations qu'il a fait naître — qui ne se solde par un échec, voire qui n'aboutisse pas à un résultat exactement contraire à celui escompté, et ce pour le motif suivant :

Pour qui choisit de mener le combat avec les armes de la pure violence, la toute première exigence est et reste l'acharnement. Entendons par là que ce n'est que dans l'utilisation durablement régulière des méthodes pour réprimer un système de

---

<sup>85</sup> On concèdera sans peine que la traduction « classique » [« De la sorte, la destruction d'une conception philosophique ne pourra s'effectuer que par une extermination progressive et radicale de tous les individus ayant une réelle valeur » ; cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 89, § 2] ne reflète que très schématiquement ce que dit Hitler.

<sup>86</sup> Donc absolue nécessité de faire de la propagande à grande échelle et d'avoir une organisation sans faille ; Hitler consacre à cette question tout le chapitre 11 du deuxième volume de *Mein Kampf* (pp. 649-669 de l'édition de référence).



pensée, etc., que réside le potentiel qui mène à la réussite de ce que l'on a l'intention de réaliser. Mais il suffit ici d'une valse-hésitation entre violence et tolérance pour que le système de pensée à museler non seulement se refasse inmanquablement une santé mais de surcroît soit à même de tirer de nouveaux bénéfices de chaque persécution en ce sens que, après le passage d'une telle vague d'oppression, l'indignation soulevée par les souffrances endurées amène à l'ancien système de pensée de nouveaux partisans, tandis que ceux qui y étaient déjà favorables se dévouent pour lui avec une hargne plus grande et une haine plus profonde qu'auparavant, et qu'on voit même les renégats qui s'en étaient détachés tenter de renouer avec leur engagement antérieur maintenant que tout danger a disparu. C'est exclusivement dans l'utilisation perpétuellement régulière de la violence que réside la toute première exigence qui mènera à la réussite<sup>87</sup>. Cet acharnement n'est toutefois jamais que le résultat d'une conviction doctrinale bien définie. Toute violence ne découlant pas d'un fondement doctrinal solide sera hésitante et peu sûre. Il lui manque la stabilité qui ne peut que reposer sur une conception du monde impliquant le fanatisme<sup>88</sup>. Elle est l'émanation de l'énergie et de la détermination brutalement intransigeante<sup>89</sup> propres à un individu et par conséquent à ce titre tributaire des modifications de sa personnalité ainsi que de son tempérament et de sa robustesse. Il y a toutefois encore une chose à ajouter à ce que je viens de dire :

N'importe quelle conception du monde, tant religieuse que politique — il est parfois difficile de faire le départ —, se bat non pas tant pour négativement réduire à néant l'univers idéal de ses adversaires que pour positivement imposer le sien propre. C'est pourquoi son combat relève moins de la défense que de l'attaque. Ce qui d'emblée l'avantage, c'est que son but est bien déterminé puisque ce but représente le triomphe des idées qui lui sont inhérentes ; en revanche, il est fort difficile de déterminer quand on est en droit de considérer que le but négatif de la réduction à néant d'un système de pensée antagoniste est atteint et assuré. C'est la simple raison pour laquelle, pour une conception du monde, le passage à l'attaque sera plus judicieux mais aussi considérablement plus efficace que si elle se contente de se défendre ; comme quoi là encore c'est l'attaque et non la défense qui emporte la décision. Combattre un dogme en ayant recours à la violence ne fait que relever de la position défensive aussi longtemps que n'entre pas en action le glaive lui-même en tant que défenseur, apôtre et prosélyte d'un nouveau système doctrinal.

En résumé, on peut donc retenir ce qui suit :

Toute tentative pour combattre une conception du monde au moyen de la violence finit par échouer tant que ce combat ne se présente pas sous la forme d'une attaque pour assurer la victoire d'une nouvelle conception doctrinale. Dans la lutte qui oppose deux conceptions du monde, seule l'arme de la violence brutalement

---

<sup>87</sup> Il suffit de [re]lire la célèbre somme de Jacques Delarue *Histoire de la Gestapo* (réédition Paris, Nouveau Monde, 2011) pour se faire une idée ce que les nazis mettront en œuvre à cet égard tant en Allemagne même que dans les pays occupés ; pour une documentation réellement fouillée, voir Kurt Pätzold et Manfred Weißbecker, *Geschichte der NSDAP – 1920-1945*, Cologne, Papyrossa, 2009.

<sup>88</sup> Vertu cardinale de l'idéologie nationale-socialiste exigeant une absolue soumission à la volonté du Führer ; « *Le national-socialisme se fonde sur le fanatisme et pratique par tous les moyens l'éducation au fanatisme ; [...] „fanatique”, ce mot-clé du nazisme* », écrit le philologue d'origine juive Viktor Klemperer dans son ouvrage *LTI – Die unbewältigte Sprache. Aus dem Notizbuch eines Philologen* paru en 1946 (date précisée par V. Klemperer dans l'édition DTV/1969, p. 6 ; trad. fr. *LTI - La langue du troisième Reich*, Paris, Agora-Pocket, 2003, chap. 9 : « *Fanatique* »).

<sup>89</sup> « *brutale Entschlossenheit* » ; sur l'emploi de « *brutal* » par les nazis, voir l'excellent mémoire de magistère de Barbora Oralová, *Die Sprache der NS-Propaganda*, Brno, Université Masaryk, 2009, p. 81.

intransigeante<sup>90</sup>, utilisée avec acharnement et sans états d'âme, est de force à faire basculer la décision du côté dont elle a épousé la cause.

Voilà pourquoi la lutte contre le marxisme avait jusqu'ici toujours été vouée à l'échec. Et c'était là la raison pour laquelle la législation antisocialiste de Bismarck<sup>91</sup> avait en dépit de tout elle aussi fini par se casser le nez et avait été d'entrée de jeu condamnée à se casser le nez. Ce qui faisait défaut, c'était la plateforme d'une nouvelle conception du monde pour laquelle il aurait valu la peine de livrer combat. En effet, que le baratin sur ce qu'on appelait « l'autorité de l'État » ou encore « le calme et l'ordre » puisse constituer une assise appropriée pour donner l'élan doctrinal nécessaire à un combat à mort, seule la sagesse proverbiale de nos hauts fonctionnaires ministériels réussissait le tour de force de se l'imaginer.

Mais comme il manquait un véritable support doctrinal pour ce combat, Bismarck se vit contraint de s'en remettre pour l'application de sa législation antisocialiste au jugement et à la volonté de cette institution qui déjà en elle-même était un produit de la pensée marxiste<sup>92</sup>. En abandonnant le destin de sa guerre contre le marxisme au bon vouloir de la démocratie bourgeoise, le Chancelier de fer<sup>93</sup> fit du renard le gardien du poulailler<sup>94</sup>.

Tout cela n'était toutefois que la conséquence forcée du manque d'une nouvelle conception du monde fondamentalement opposée au marxisme et animée d'une fougueuse volonté de conquête.

C'est ainsi que le résultat du combat bismarckien ne fut qu'une lourde désillusion.

Mais peut-être la situation avait-elle évolué durant la guerre mondiale ou au début de celle-ci ? Malheureusement non.

Plus je m'employais à l'époque à réfléchir à un changement indispensable d'attitude des gouvernements de l'État<sup>95</sup> à l'égard de la Social-démocratie qui à ce moment-là incarnait le marxisme<sup>96</sup>, plus je prenais conscience de l'absence d'une doctrine valable susceptible de la remplacer. Qu'allait-on proposer aux masses en admettant que l'on soit parvenu à briser la Social-démocratie ? Il n'existait pas un seul mouvement dont on aurait pu attendre qu'il réussisse à envoûter<sup>97</sup> la multitude des

---

<sup>90</sup> « *die Waffe der brutalen Gewalt* » ; cf. note précédente.

<sup>91</sup> En vigueur entre 1878 et 1890 ; voir à ce propos Anne Deffarges, « Bismarck part en guerre contre „l'ennemi intérieur” : la Social-démocratie », in *Siècles*, Presses Univ. B. Pascal de Clermont-Ferrand, 31/2010, pp. 81-93, ainsi que du même auteur *La Social-démocratie sous Bismarck*, Paris, L'Harmattan, 2013.

<sup>92</sup> C'est-à-dire le Parlement.

<sup>93</sup> Cf. Jean-Paul Bled, *Bismarck*, Paris, Perrin, 2013.

<sup>94</sup> Je renvoie ici au formidable travail de la linguiste Felicity Rash, « *A database of metaphors in Adolf Hitler's Mein Kampf* », 2005 (voir sur Internet : Felicity+Rash+database+of+metaphors).

<sup>95</sup> Après le renvoi de Bismarck : Leo von Caprivi (mars 1890 - octobre 1894) ; puis Chlodwig von Hohenlohe-Schillingsfürst (octobre 1894 – octobre 1900), Bernhard von Bülow (octobre 1900- juillet 1909), Theobald von Bethmann-Hollweg (juillet 1909- juillet 1917), Georg Michaelis (juillet 1917 – décembre 1917), Georg von Hertling (décembre 1917 – octobre 1918), Max von Baden (octobre 1918 – novembre 1918) ; en novembre 1918, le pouvoir passe entre les mains de la Social-démocratie...

<sup>96</sup> Le courant communiste proprement dit et structuré en tant que tel n'apparaîtra qu'en 1918 ; voir Ossip K. Flechtheim, *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972, chap. 1 et 2.

<sup>97</sup> « *in ihren Bann zu ziehen* » ; dès 1939, le sociologue Serge Tchakhotine attirera l'attention sur la technique d'envoûtement des foules utilisée par Hitler (*Le Viol des foules*, Paris, Gallimard) ; ultérieurement, tant Walter Kempowski dans son enquête de 1973, *Avez-vous vu Hitler ?* (Nouveau monde édit., 2014), que Horst Krüger dans son livre autobiographique de 1976, *Un bon Allemand* (Actes Sud, 1984), insisteront en tant que témoins de première ligne sur la séduction mystique et quasi magique exercée par Hitler sur les masses, entre autres par le biais de ce que Walter Benjamin appellera « l'esthétisation de la politique » ; comment ne pas évoquer aussi à ce propos *L'Apprenti sorcier* de Hanns Heinz Ewers (1909) et *Le Tentateur* (posthume 1953) de Hermann Broch ?

travailleurs désormais plus ou moins privés de leurs dirigeants. Il est absurde et plus qu'idiote de penser qu'un fanatique internationaliste ayant quitté le parti de la lutte des classes irait maintenant immédiatement rejoindre un parti bourgeois, autrement dit une nouvelle organisation de classe. Car aussi déplaisant cela puisse-t-il être pour différentes organisations, il reste indéniable que la division en classes apparaît à une majorité de nos politiciens comme allant pleinement de soi tant qu'elle n'entraîne pas des répercussions politiques néfastes pour eux.

Le déni de cette réalité ne fait que témoigner de l'impudence mais aussi de la bêtise des mystificateurs.

Qu'on se garde en tout cas de prendre les masses pour plus bêtes qu'elles ne sont. Il n'est pas rare que dans les affaires politiques l'intuition suggère des décisions plus pertinentes que l'entendement. Mais l'opinion selon laquelle l'absurde attitude internationaliste des masses suffirait à démontrer la non-pertinence de leur intuition peut être immédiatement réfutée de façon catégorique : il suffit de faire observer que la démocratie pacifiste ne relève pas moins d'une aberration alors que ses représentants sont quasi exclusivement issus du camp bourgeois. Aussi longtemps que des millions de bourgeois entreront dévotement tous les matins en adoration devant leur presse démocratique juive, il siéra fort mal à ces messieurs de se gausser de la débilité du « camarade »<sup>98</sup> qui en définitive ne fait que se repaître de la même pourriture, encore qu'autrement présentée. Dans les deux cas, un seul et même manufacturier : le Juif<sup>99</sup>.

Qu'on se garde donc bien de contester des choses qui sont telles qu'elles sont. Il est impossible de nier le fait que la question des classes ne relève en aucun cas uniquement de problèmes afférents aux idées comme on souhaiterait le faire croire en particulier à la veille des élections. L'arrogance de caste qui caractérise une grande partie de notre communauté ethnique est — au même titre que la dépréciation notamment du travailleur manuel<sup>100</sup> — un phénomène qui n'émane pas de l'imagination d'un délirant à la pleine lune<sup>101</sup>.

Mais à par cela, ce qui montre combien est limitée la faculté de penser de notre prétendue intelligentsia, c'est quand précisément dans ce milieu on ne comprend pas qu'un pouvoir établi qui n'a pas su empêcher l'expansion d'une peste telle que l'est

---

<sup>98</sup> « Genosse » : membre ou sympathisant du Parti social-démocrate.

<sup>99</sup> Dans son article de septembre 2002, « Les Juifs en Allemagne » (disponible sur [www.Clio.fr](http://www.Clio.fr)), le professeur François-Georges Dreyfus précisait qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la presse d'outre-Rhin, le poids des patrons et des journalistes juifs s'élevait à un peu plus de 20%, ce qui n'est pas négligeable mais ne permet en aucun cas de parler d'une presse intégralement « enjuivée ».

<sup>100</sup> Les nazis propageront la notion démagogique de « communauté de tous les créateurs » (*Gemeinschaft aller Schaffenden*) dans laquelle « travailleurs intellectuels (*Arbeiter der Stirn*) et travailleurs manuels (*Arbeiter der Faust*) se tendent la main pour se regrouper en une confédération éternellement indissoluble » (Discours de Goebbels pour l'inauguration de la Chambre culturelle du Reich / *Reichskulturkammer* le 15 novembre 1933 à l'Opéra Kroll de Berlin) ; bien entendu, ce programme ne concernait que les Allemands de « race pure » ainsi que sains de corps et d'esprit, les autres étant censés être éliminés.

<sup>101</sup> « eines Mondsüchtigen » ; le terme apparaît sous la plume de Luther dans *L'Évangile selon Saint-Mathieu (Matthäus)*, IV/24 (« die Mondsüchtigen ») et XVII/15 (« Herr, erbarme dich über meinen Sohn! denn er ist mondsüchtig ») ; il est traduit en français par le mot « lunatique » qui, comme le précise la note [d], p. 1294, de *La Sainte Bible*, Paris, Cerf, 1961, désignait un épileptique dont on pensait dans l'Antiquité (cf. Guérin et al., « Gens de la Lune : la lune a-t-elle une influence sur les urgences psychiatriques ? », in *Synapse – Journal de psychiatrie*, janvier 1995) que les crises étaient influencées par la lune. Pour sa part, le *Dictionnaire de la langue française* de Littré (Monte-Carlo, éd. du Cap, 1966, tome 3, p. 3602) définit le « lunatique » comme un « fou » et précise : « en ce sens, il ne s'emploie que dans le langage de l'Évangile ». En allemand moderne, « ein Mondsüchtiger » désigne un somnambule (cf. *Duden – Deutsches Universalwörterbuch*, édition 2011, p. 1209).

véritablement le marxisme sera à tout jamais dans l'incapacité de reprendre les positions qu'il a perdues.

Les partis « bourgeois », comme ils se désignent eux-mêmes, ne parviendront plus jamais à embrigader les masses « prolétariennes » ; en effet il y a là deux mondes qui se font face, séparés en partie naturellement, en partie artificiellement, et dont le mode de comportement réciproque ne saurait être autre que le combat. Or en l'occurrence, la victoire reviendra au plus jeune<sup>102</sup> — autrement dit le marxisme.

Il était certes en 1914 parfaitement concevable de mener le combat contre la Social-démocratie ; mais que cette posture ait été viable à long terme dès lors qu'il n'existait rien qui soit susceptible de s'y substituer en matière de praxis, il y avait tout lieu d'en douter.

Il y avait là une énorme lacune à combler.

Telle était mon opinion déjà bien avant la guerre et c'est la raison pour laquelle je n'avais jamais pu me décider à me rapprocher d'un des partis existants. Au cours des événements de la guerre mondiale, je fus encore fortifié dans cette opinion par l'impossibilité manifeste d'engager un combat impitoyable contre la Social-démocratie en raison de l'inexistence d'un mouvement qui ne se contenterait pas d'être un parti « parlementaire »<sup>103</sup>.

Je m'en suis ouvertement expliqué auprès de mes plus proches camarades du front. En outre, c'est à ce moment-là que m'est venue pour la première fois l'idée de me lancer plus tard en politique.

C'est précisément cela qui m'amena à assurer au petit cercle de mes amis que, une fois la guerre terminée, j'avais l'intention d'agir à titre d'orateur en marge de ma profession.

Avec le recul, je me dis que j'étais alors loin de plaisanter.

## —Fin du chapitre 5 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / novembre 2016

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires qui l'accompagnent  
est autorisé sous réserve de la mention**

*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf, www.quatre.com, novembre 2016.*

---

<sup>102</sup> Hitler aura toujours été convaincu que la jeunesse était un facteur décisif en politique ; il ne lésinera du reste pas sur les moyens pour dès 1922 (création du *Jungsturm* = bataillon de la jeunesse) séduire et fanatiser les jeunes Allemands ; en juillet 1926 naîtront les Jeunesses hitlériennes (*Hitlerjugend*) ; voir Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, p. 278 (fin du chap. 41) : « *C'est avec la jeunesse que je commencerai ma grande œuvre éducatrice [...]. Nous, les vieux, nous sommes usés [...]. Nous sommes gâtés jusqu'à la moelle [...]. Voyez donc ces jeunes hommes et ces jeunes garçons ! Quel matériel humain ! Avec eux, je pourrai construire un nouveau monde [...]. Nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera* ».

<sup>103</sup> L'Union Sacrée (*Burgfrieden*, cf. pp. 13-14) obligeait le pouvoir impérial et les partis parlementaires de droite à respecter la Social-démocratie en tant qu'alliée alors même qu'apparaissait dans ses rangs l'opposition spartakiste qui aboutira à la création du Parti communiste ; Cf. Jacques Droz, *Le Socialisme allemand de 1863 à 1918*, Paris, Les cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1964, pp. 71 sq.